

POLICE ET CORPS DU TEXTE

« Chez la plupart des hommes, la vanité innée s'accompagne d'un besoin de bavardage et d'une malhonnêteté innée. Ils parlent avant d'avoir réfléchi, et même s'ils se rendent compte après coup que leur affirmation est fautive et qu'ils ont tort, il faut que les apparences prouvent le contraire. Leur intérêt pour la vérité, qui doit sans doute être généralement l'unique motif les guidant lors de l'affirmation d'une thèse supposée vraie, s'efface complètement devant les intérêts de leur vanité : le vrai doit paraître faux et le faux vrai. » Arthur SCHOPENHAUER

LA VÉRITÉ du pudding, c'est qu'on le mange, disait Engels à ses heures pâtisseries. Est-il encore bien raisonnable de soutenir avec lui que la vérité d'une théorie serait sa mise en pratique, au risque de casser des œufs sans jamais trouver l'omelette ? Un fatras de signes, ascendants ou descendants, mérite un démêlage que les aventures de la dialectique et du penser, en tant que ceux-ci signifient franchir, rendent décidément toujours aussi urgent à l'heure du « global business dialogue » et de l'entertainment électrocapitaliste (et toc).

Constatons par exemple, non sans ironie, que l'industrie culturelle est l'épigone le plus assidu des leçons de la déconstruction. Radicalement, elle applique à la lettre le gag de la destinerrance d'un texte. Elle fait feu de tout bois, elle fait feu de toute vie. Le texte n'a plus de sens et le sens n'a plus de textes ; les « nov'choses » s'entrechoquent dans le bavardage incessant de la publicité, du cinéma, de la musique, du penser en général, de la soi-disant créativité-performance (post)moderne. Désormais, pour l'intimidation esthétique, répondre à l'appel antérieur de Mozart, c'est le coller sur une boîte de riz ; répondre au « viens » de Shostakovich, c'est lui faire vendre des assurances ; répondre à l'appel de Sade, c'est écrire du porno a-subjectif ou jouer avec les limites formatées des modes sadomasochistes ; répondre à l'appel de Shakespeare, c'est coller ses écrits sur les murs du métro ; répondre à l'appel de Debord, c'est sponsoriser des situations ; répondre à l'appel de Nijinsky, c'est s'émerveiller devant un footballeur... La liste exhaustive de tous ces galimatias (a(i)gri ?-)culturels serait trop longue pour ne pas être ennuyeuse.

Quelle sorte de responsabilité est mise en œuvre dans toutes ces lectures, si ce n'est la même qui, dans une course au bonheur terrestre, fit dire à Marx le présent stalinien qui chante, à Nietzsche la gloire hitlérienne du surhomme et de la brute blonde, ou à Hegel la fin de l'Histoire et la World Company sur un cheval blanc ? L'instant d'une mort, d'une compulsion de répétition, s'est installé en lieu et place de ce qui s'évertuait à honorer la vie : voilà tout ce qui qualifie l'avant-gardisme interprétatif de la pseudoculture. Pour comparer cela à un des principes de la déconstruction — la trace de trace —, mais en

comprenant celui-ci comme situé dans l'histoire du technocapitalisme plutôt que dans l'historicité à la Heidegger, il ne s'agit jamais, pour cette logique de l'appauvrissement du signe, de rétablir ce qu'un auteur aura voulu dire, consciemment ou non : contre l'herméneutique et ce qui reste de vivant dans la métaphysique moderne, tout vaut tout et tout ne vaut plus rien.

Les crapules, canailles et autres hyènes dactylographiques ont ainsi de beaux jours médiatiques à faire reluire (sur) leurs plastrons (froids simulacres hyperréels).

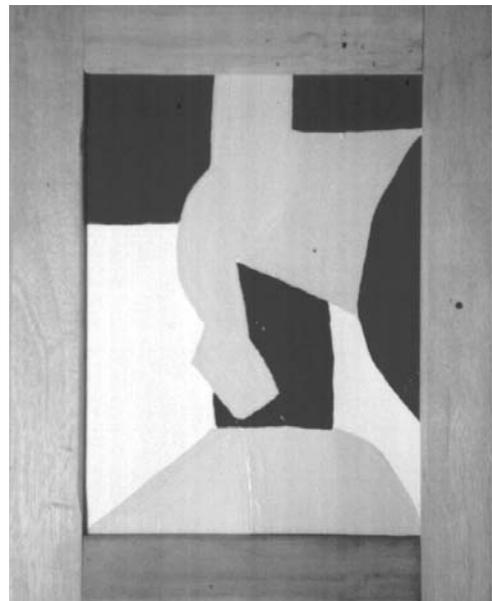
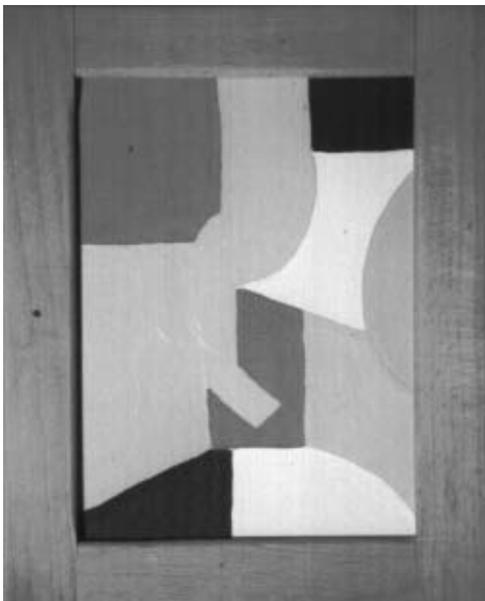
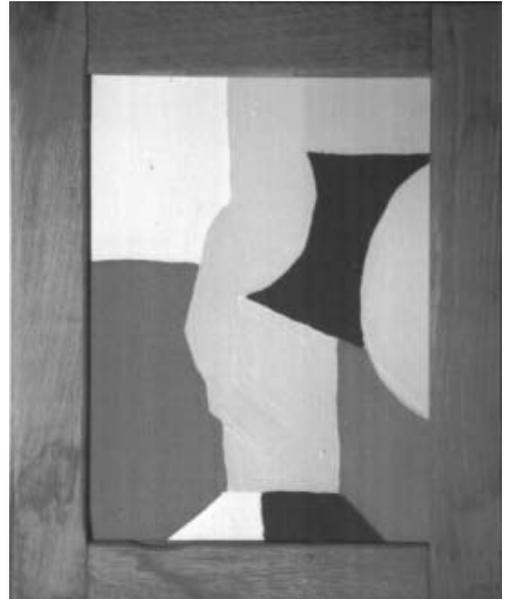
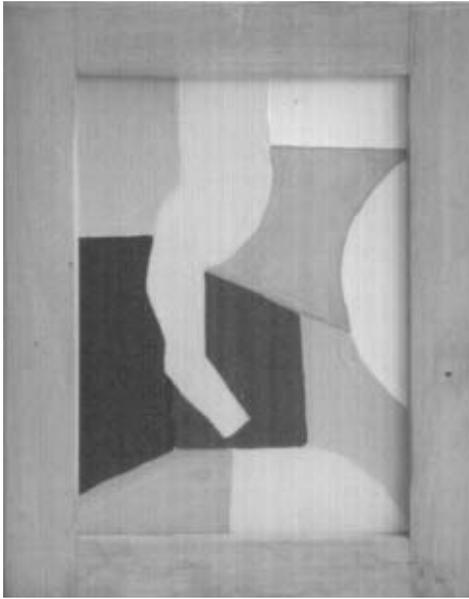
Voilà en quoi se reconnaissent aujourd'hui les scribes ès-déconstruction des idéologies totalitaires, tous les maîtres, prêtres et reîtres des politiques culturelles. Ils prononcent tous les jours le « oui, oui » — affirmation au carré de celle de l'âne de Nietzsche, et duperie au carré —, et sont prêts à le répéter mille fois encore pour passer de la tragédie à la farce, de la farce à la parodie, de la parodie à la bêtise, etc., le tout dans le cadre palin-génésique nauséabond de cette incantation suprême : devenez ce que vous êtes, vous êtes libres et heureux, ici et maintenant. Brain-Suck. Transformation de l'homme en escargot qui ne parle pas, qui n'écrit pas, et qui bave... Le paradigme de la spectralité et du mort-vivant est sans doute l'atours philosophique le plus accueillant pour un ultralibéralisme se pâmant sans vergogne dans l'éternel retour et l'essence de l'être. Dans cette antre de l'ontologie, polices et morts du texte conjurent d'abord le corps vivant des écritures. Mais, du texte à l'action, c'est l'homme érotique et tout son espace sensible qui sont en ligne de mire... Saintes écritures du corps vivant.

Il y a donc des philosophies de l'effet de structure dont il ne faut plus taire la part d'inhumanité et par conséquent, la complicité scandaleuse avec un non-sens commun, un dé-corps commun qui oublie ou scotomise la flamme érotique du visage de l'autre, qui s'attaque désormais à strier l'infracassable noyau de nuit (Breton) laissant à l'homme, jusque-là ou à moins d'une mise à mort, le privilège d'une singularité inexpugnable.

Ce qui se joue dans le cadre du texte, de la textualité, et immanquablement de la corporéité, c'est ce que Marcuse nommait, il y a déjà longtemps, une désublimation répressive. On ne peut pas ne pas se rendre compte des résultats de plus en plus catastrophiques de ce phénomène quasi cannibalique. On ne peut pas ne pas les interroger, les comprendre, les expliquer, les dénoncer. Sans doute le point nodal de la vie — le désir et ses relations dialectiques avec Thanatos — est en train de subir l'assaut d'une simplification, d'une réduction positiviste dont la force dépasse l'entendement, dont l'efficace laisse prisonnier de notre héritage et des rôles que la société attend que nous remplissions sauvagement... et tristement. Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?

Mais nous ne serions rien si nous ne décidions pas de relever à nouveau ce malheureux défi de devoir inventer, de se risquer à imaginer ce que l'homme peut encore pour honorer les libertés, les vérités, les vies à devenir. De l'audace du dépassement — plutôt que de la régulation — de la catastrophe ou du laboratoire de la pourriture, le penser et l'écriture possèdent un moment actif en même temps qu'un moment utopique : il n'y a pas à se laisser charmer par l'inhumanité essentielle du langage ou par ceux qui sonnent le glas de la théorie, et ce pour des raisons essentiellement éthiques. Dans ce cadre d'une (nouvelle) métaphysique encore à inventer, la remarque de Theodor Adorno, que n'auraient certainement pas reniée certains auteurs de science-fiction, selon laquelle aucun langage ne pourrait ôter à l'auteur la responsabilité de la justesse de l'œuvre, mérite à nouveau d'être interpellée.

Et nous ne saurions rappeler cet impératif sans que X-Alta n'en soit le premier sujet : hic salta.



Henri VAUGRAND, *Quadruplet de gambilles à la Poliakov*, peinture sur bois, 4 x 28 x 20 cm, 2001.

Dans les normes et les paradigmes, dont le caractère fixe et immuable est censé aider les hommes à trouver leur orientation quand il s'agit d'une production de l'esprit, où le principe le plus intérieur est tout de même la liberté, ce qui se reflète purement et simplement, c'est la faiblesse du Je des hommes face à des conditions sur lesquelles ils pensent n'avoir aucun pouvoir, et c'est la puissance aveugle de l'étant accepté désormais comme il est.

Ceux qui, pour conjurer le prétendu chaos d'aujourd'hui, nous font l'offre d'un monde de valeurs, manifestent simplement à quel point ce chaos est déjà devenu la loi de leur propre agir et de leurs représentations.

Theodor W. ADORNO